

L'AMOUR POUR JÉSUS-CHRIST

AME DU MINISTÈRE ÉVANGÉLIQUE ¹.

« M'aimes-tu?... — Pais mes brebis. »

(Jean, xxi, 15-17.)

Mes frères,

Une consécration au Ministère évangélique est toujours une cérémonie bien sérieuse et bien impressive.

Les solennités de ce genre ne se renouvellent dans le même lieu qu'à d'assez longs intervalles; elles attirent un concours inusité de fidèles et de pasteurs; par la profession de foi qu'elles réclament du consacré, elles servent à manifester une fois de plus les grandes vérités de l'Évangile et les fondements de notre Église; elles peuvent devenir pour

1. Ce discours a été prononcé en 1864 à la consécration de plusieurs candidats au Saint Ministère.

le troupeau et pour les conducteurs un moyen puissant d'édification et de réveil.

Celle qui nous réunit à cette heure emprunte à quelques circonstances particulières des motifs d'intérêt plus touchants encore ¹...

Toutefois, mes chers frères, je n'aurai garde de vous arrêter à ces sentiments, quelle que soit leur douceur. En présence des saints devoirs que cette solennité nous rappelle, je dois m'élever et vous élever plus haut que ces impressions éphémères. C'est à vous que je m'adresserai avant tout, mes jeunes frères, qui allez devenir les compagnons de nos travaux. Je crois lire en ce moment au fond de vos cœurs. La joie que vous inspire cette cérémonie dont vous êtes l'objet n'est pas sans mélange. Une pensée vous inquiète et vous poursuit encore : « La charge du ministère est belle ; mais qu'elle est redoutable ! En ai-je rempli les conditions ? Aurai-je la force d'en porter le poids ? » C'est à cette préoccupation si légitime que va répondre la parole de notre texte.

Quelques jours avant de monter au ciel, sur les bords du lac de Tibériade, au milieu du cercle de

1. On a supprimé ici divers détails trop intimes, relatifs aux candidats.

ses principaux apôtres, voyez le Maître s'approcher de Simon Pierre; de ce disciple qui devait avoir certes entre tous un sentiment bien vif de sa faiblesse, et fixer sur lui un de ces regards profonds qui précèdent quelque sérieux entretien. « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » lui demande-t-il tout à coup, à trois reprises, par allusion sans doute à son triple reniement. Et comme le fils de Jonas a pu lui répondre à chaque fois : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime, » le Seigneur lui dit : « Pais mes brebis. » Ainsi, en un instant le passé de Simon Pierre est à la fois rappelé et effacé; cette charge apostolique que son infidélité lui avait fait perdre, le Maître la lui rend et l'y installe en quelque sorte de nouveau. Et pour cette grâce magnifique, une seule condition est exigée, l'amour pour celui que naguère il a renié. — A vous aussi, candidats au ministère évangélique, le Seigneur Jésus du haut du ciel adresse une question, une seule question : « M'aimes-tu ? m'aimes-tu ? m'aimes-tu ? » Si, à cette question, du fond de votre cœur troublé, mais croyant, vous pouvez chacun répondre : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime, » à vous aussi cette parole est adressée : « Pais mes brebis. » Vous aimez Jésus — le vrai Jésus, nous nous

entendons bien, le Jésus de saint Pierre et de saint Jean, « l'Agneau de Dieu sans défaut et sans tache¹ » immolé pour nous sur la croix; « le Verbe fait chair²; » — cela va bien, la première et la plus importante condition est remplie, le Seigneur vous appelle.

C'est qu'en effet, mes chers frères, tout est là au fond. Pour former un ministre de Christ, certaines aptitudes physiques et intellectuelles, la culture de l'esprit, la pureté de la doctrine, sont nécessaires sans doute, et nous sommes tenus, nous ministres consacrants, de nous en informer; mais, devant Dieu, l'essentiel est le cœur, un cœur qui vraiment batte pour Jésus, son Fils unique et bien-aimé. L'amour pour le Seigneur, voilà le principe, voilà l'âme du ministère chrétien. Cette vérité si simple, mais si féconde, je voudrais, non la démontrer, — il n'est personne ici, je m'assure, qui la conteste, — mais la rendre sensible devant vous. Ce ne sera pas une étude inutile, ni pour vous, mes amis, dont elle confirmera, je l'espère, la vocation; ni pour nous, n'est-ce pas? mes chers collègues, qu'elle amènera peut-être, selon le conseil de l'apôtre, à « rallumer

1. 1 Pier., I, 19.

2. Jean, I, 14.

le don qui a été mis en nous¹; » ni pour vous enfin, fidèles de cette Église, membres de cette assemblée, car il nous sera facile de voir que si l'amour pour Jésus-Christ est l'âme d'un ministère vraiment sérieux, il est aussi l'âme d'une vie vraiment chrétienne.

Si je décompose l'idée du ministère évangélique, j'y trouve deux formes principales qui se touchent et se confondent dans la réalité, mais que l'on peut distinguer par la pensée : l'*enseignement* de la vérité chrétienne et la *conduite* des âmes dans la voie chrétienne. Or, j'affirme que l'attachement cordial à Jésus-Christ est la vie de ces deux fonctions.

Le ministère évangélique est en premier lieu, ai-je dit, un *enseignement* de la vérité chrétienne. Mais pour enseigner la vérité, il faut la connaître, non d'une manière générale et superficielle, mais personnelle et approfondie. Le pasteur doit donc être, surtout en nos temps, un *théologien*, en prenant ce mot dans son sens étymologique et primitif; il doit avoir *la science des choses divines*. De

1. 2 Tim., 1, 6.

cette science, l'amour de Jésus-Christ est la clef, Pour établir cette assertion, les preuves abondent ; ayant beaucoup à dire, je serai bref sur chaque point.

Remarquez d'abord, mes chers frères, que, dans la sphère des choses humaines, la source de la vraie connaissance, c'est l'amour pour son objet. Pourquoi ce jeune homme qui est entré dans la carrière de l'art, celui de la peinture par exemple, marche-t-il d'un pas assuré vers la conquête de tous les secrets de la palette et du pinceau, et se prépare-t-il à enfanter cette longue série de chefs-d'œuvre qui feront de lui, suivant le tempérament et l'époque, ou, comme on l'a nommé, le divin Raphaël ou le fougueux Michel-Ange, ou le doux Corrège ou l'idéaliste Scheffer ? Consultez la biographie de l'un de ces grands artistes ; faites mieux encore, regardez cette simple toile où il a déposé lui-même son image. Que vous apprennent ce regard, ce front, cette bouche, où brille la flamme de l'inspiration ? C'est que cet homme a été durant sa vie consumé par la noble passion de son art ; c'est qu'il a aimé, cherché, poursuivi le beau idéal dans la nature et dans l'humanité. Des facultés exceptionnelles, des

maîtres habiles, de fécondes traditions, un travail infatigable, ont beaucoup fait pour le former; mais soyez sûrs que c'est ailleurs, c'est plus haut qu'il faut chercher le secret de sa grandeur. L'amour, l'enthousiasme du beau a été pour lui la clef du grand art.

Cette expérience se renouvelle surtout dans le domaine de la religion. La religion, qui est avant tout un sentiment, une affection, où trouvera-t-elle son organe le plus fidèle et son interprète le plus éloquent, si ce n'est en celui qui vraiment la cherche, l'aime, la saisit par le cœur ou, mieux encore, qui cherche, qui aime, qui embrasse Celui qui en est éternellement la source et l'objet, Dieu, le Dieu vivant? « Il faut aimer les choses divines pour les connaître, » s'est écrié un grand docteur de l'Église; cette parole profonde, l'histoire religieuse du monde chrétien, l'histoire religieuse elle-même du monde païen la proclame à chaque page. Tous ces grands et bienfaisants génies que l'Esprit de l'Éternel, cet Esprit qui souffle où il veut, semble avoir semés au milieu des ténèbres du paganisme, comme il a semé dans les cieux les étoiles pour adoucir l'obscurité des nuits, les Socrate, les Platon, les Zénon, ont été avant tout des hommes reli-

gieux, réchauffés par le saint amour de la vérité et du Dieu inconnu qu'ils essayaient de retrouver et de ressaisir.

Transportez cette observation sur le terrain de la religion définitive et éternelle en qui nous avons rencontré — gloire à Dieu ! — la réponse, la vraie réponse à tous les soupirs, à toutes les questions de notre âme immortelle, le Christianisme, et là surtout vous la verrez éclater dans toute sa force.

Qu'est-ce que le Christianisme, mes Frères ? C'est la Religion qui nous annonce un Dieu d'amour, un Dieu qui est sorti une première fois de lui-même pour créer, par amour, et qui est encore sorti de lui-même pour racheter ses créatures tombées, par amour. Mais comment pourrions-nous sonder ce mystère d'amour, si notre cœur reste fermé, si l'amour de Dieu n'a pas été répandu dans nos âmes par le Saint-Esprit ? « *Pectus est quod facit theologum* » (c'est le cœur qui fait le théologien) ; ce vieil adage de nos Universités est le premier des axiomes. Il n'est, d'ailleurs, que le commentaire affaibli de cette simple et puissante déclaration de l'Écriture : « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent¹, » traduisez : « ceux qui l'aiment. » Et en-

1. Psaumes, xxv, 14.

core de celle-ci : « Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme, mais que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment¹. » Comprenez-nous bien, mes Frères et mes chers compagnons d'œuvre. Nous ne sommes pas de ceux qui méconnaissent le prix de la science et qui s'imaginent que la foi est d'autant plus forte qu'elle est plus ignorante; nous n'avons nul goût pour l'obscurantisme. Nous sommes persuadé au contraire, qu'en ces jours de crise religieuse et ecclésiastique, la vraie piété doit appeler à son aide une solide et large théologie qui ne recule devant aucune des questions légitimes de l'esprit moderne, et qui aspire à se mettre à la tête du mouvement. Mais nous ne pouvons pas consentir à renverser l'ordre établi de Dieu. Dans les choses religieuses, sur le terrain de l'Évangile, ce n'est pas la théologie qui enfante la foi, c'est la foi qui enfante la théologie. S'il faut, dans une certaine mesure, « comprendre pour croire, » il faut « croire pour comprendre. » Et on ne croit pas sans aimer. Aussi, à tous ceux qui, sous ombre de progrès, viendraient nous proposer

1. 1 Cor., II, 9.

une science derrière laquelle nous ne sentirions pas battre un cœur qui aime et qui prie, une science qui menace et déjà altère les saintes réalités de la piété vivante, nous aurions le droit de dire ce que répondit un véritable serviteur de Dieu à un jeune savant qui se mêlait de discourir sur les vérités religieuses auxquelles il était resté étranger par le cœur : « Vous n'avez pas la parole en théologie. »

Qu'est-ce encore — car il nous faut aller plus au fond de notre sujet — qu'est-ce encore que le Christianisme ? C'est la Religion qui, seule entre toutes, nous présente comme moyen de salut, non une série de monotones et stériles ordonnances, ni un système froid et abstrait, mais une personne vivante et historique, divine et humaine à la fois, en qui Dieu se révèle à l'homme et par qui l'homme est réconcilié avec Dieu, Jésus-Christ, Celui-là même qui disait à Simon Pierre : « M'aimes-tu ? » Connaître Jésus-Christ, enseigner Jésus-Christ — le Jésus-Christ des Évangiles, répétons-le encore — c'est connaître, c'est enseigner la Religion, la vraie Religion ; c'est connaître, c'est enseigner Dieu ; c'est posséder la vraie théologie. Et cette théologie-là, l'amour pour Jésus-Christ pourra seule vous la communiquer.

Nous disions tout à l'heure que l'amour est la clef

de la connaissance religieuse; combien plus quand il s'agit d'un être vivant et personnel, aimable et aimant comme est Jésus-Christ! Pourquoi ce disciple écoute-t-il, comprend-il si bien le maître dont il suit les leçons? C'est parce qu'il croit en lui, parce qu'il l'aime et que, poussé par une joyeuse confiance, il ouvre son âme tout entière à la vertu de son enseignement. Or, Jésus-Christ est le Maître, le Docteur par excellence; il est bien plus encore, vous le savez: il est le Sauveur, il est la vie même de nos âmes. Plus vous l'aimerez, mes jeunes amis, plus aussi vous serez heureux de vous mettre à son école, de vous asseoir comme Marie à ses pieds, comme Jean de vous pencher sur son sein et laisser sa divine image et son infaillible parole agir sur votre esprit et sur votre cœur. Vous ne serez plus tentés alors de soumettre sa pensée à votre pensée, et en quelque sorte, ô étrange renversement! son autorité à la vôtre; vous voudrez l'écouter, l'écouter Lui seul, l'écouter toujours, et vous lui direz: « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute. » Et alors, quelle lumière croissante dans votre sentier!¹
« L'a-t-on regardé, on en est illuminé, et on n'en a point la face confuse. »

1. Ps. xxxiv, 6.

Car, voyez comme cette lumière éclairera pour vous, — a déjà éclairé, n'est-ce pas? — toutes les grandes questions que la pensée contemporaine soulève à cette heure. — S'agit-il de savoir ce qu'il faut penser de la nature et de l'origine du péché? Un regard d'amour jeté sur Jésus vous en apprendra plus que tous les raisonnements et toutes les hypothèses des docteurs. En contemplant cette sainteté parfaite qui brille dans toute la vie et sur toute la personne de votre Sauveur, en vous sondant vous-mêmes devant cette auguste image, il ne vous sera pas difficile de proclamer, avec la conscience et avec les chrétiens de tous les temps, que le péché n'est ni un accident superficiel, ni une condition inévitable de progrès, ni une simple lacune, mais qu'il est une souillure, un désordre, une corruption de l'humanité primitive, une révolte de l'homme contre le Dieu vivant et personnel, de telle sorte qu'en tant que pécheur, l'homme a mérité la condamnation et la mort. — Ou bien encore faudra-t-il marquer la place qu'occupent les souffrances, la mort de Jésus-Christ dans son œuvre? Un long regard du cœur sur la croix de Jésus, sur ces plaies ouvertes, sur ce sang qui coule, sur ce visage que voile une indicible angoisse, et, avec ce regard, une étude sérieuse

et émue des entretiens du Seigneur avec ses disciples et des suprêmes paroles tombées de sa bouche en Gethsémané ou en Golgotha, vous feront voir dans ces souffrances, dans cette mort, autre chose qu'une émouvante mise en scène, mais une nécessité historique et morale, une réparation, une expiation, à la fois le point culminant et la condition même de la grande œuvre de la Rédemption. — Avez-vous enfin à répondre à la question qui se pose surtout en nos jours : qui dites-vous qu'est le Christ ? Après avoir vécu, le cœur ouvert et les Évangiles à la main, dans la communion de Celui qui a dit : « Toutes choses m'ont été données par mon Père ; nul ne connaît le Fils que le Père et nul ne connaît le Père que le Fils et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. — Quiconque m'a vu a vu mon Père ; comment donc dis-tu : montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis en mon Père et que le Père est moi¹, » vous répondrez sans hésiter, dans une joyeuse assurance, avec Simon Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, » et avec Thomas : « mon Seigneur et mon Dieu ! »

Ah ! oui l'amour, l'amour pour le Sauveur, voilà

1. Matt., xi, 27, et Jean, xiv, 9 et 10.

le principe et le nerf d'une saine théologie, d'un enseignement vraiment fécond ; voilà le flambeau auquel tous les grands serviteurs de Dieu ont allumé leurs lampes : les saint Pierre, les saint Jean et les saint Paul ; les Origène, les Augustin et les Chrysostome ; les Luther et les Calvin ; les Néander et les Vinet ; les Adolphe Monod et les Jalaguier, nos vénérés maîtres. Ce flambeau, mes amis, quelle que soit votre faiblesse, vous ne le laisserez pas tomber à terre, vous le ranimerez, vous le vivifierez sans cesse. Donnez-vous donc chaque jour tout de nouveau à ce Seigneur en qui vous avez cru ; nourrissez-vous toujours plus de sa parole et aimez son avènement ; pénétrez, pénétrez toujours plus avant dans « cette vie cachée avec Christ en Dieu », qui est la joie et la force de l'âme fidèle, et vous posséderez, vous acquerez toujours mieux aussi cette science chrétienne à la fois forte et compréhensive, également éloignée de ce dogmatisme sec et de ce libéralisme creux qui sont la plaie de notre Église et de notre temps ; et, dans vos méditations solitaires, dans la chaire de vérité, dans vos visites pastorales, dans la maison du pauvre ou de l'affligé, au chevet des malades, sur le bord des tombes, vous serez toujours vrais, toujours vivants, et je puis ajouter en

dépit de tous les dédains, toujours nouveaux ; car, comme le docteur bien instruit de la parabole, vous tirerez « du bon trésor de votre cœur des choses anciennes et des choses nouvelles. »

Mais le ministère évangélique n'est pas seulement un enseignement, il est aussi une *conduite* des âmes dans la voie chrétienne. J'ai dit à dessein conduite, et non pas *direction* : vous savez tous, mes frères, l'idée que réveille ce dernier mot, l'idée d'un intermédiaire humain entre Dieu et l'homme, l'idée d'un *directeur* qui surveille, gouverne et finalement opprime les consciences. Ce ministère-là, nous pasteurs réformés, nous le repoussons de toutes les énergies de notre cœur et de notre pensée, nous le déclarons attentatoire aux droits de Dieu qui seul est le Maître de nos âmes, à l'autorité de Jésus-Christ qui seul en est le Rédempteur, à la dignité de la nature humaine que l'Évangile a affranchie, aux répu gnances légitimes de notre époque dont la devise, dans le domaine religieux et moral, est : respect, respect à la conscience ! — Mais si le ministre de Jésus-Christ n'est pas un directeur ou un prêtre, il est bien un *pasteur*. « Pais mes brebis, » a dit le

Seigneur à son apôtre. Douce, bienfaisante mission que celle de pasteur, de pasteur évangélique réformé ; mais combien difficile aux temps où nous vivons ! Ici encore, mes jeunes frères, l'amour pour le Seigneur deviendra pour vous une lumière, et vous donnera le secret de cette *science pastorale* que tous les livres et tous les cours de théologie sont impuissants à communiquer. Permettez-moi d'entrer dans quelques détails pratiques.

Que vous faut-il, mes amis, pour devenir de bons et utiles pasteurs ? Il vous faut d'abord le *zèle*, cette vertu qui est dans le domaine moral ce qu'est le feu dans le monde physique. C'est lui qui, réchauffant incessamment votre cœur, ne vous permettra pas de vous contenter de la partie officielle de votre tâche et vous rendra ingénieux à trouver, à multiplier les occasions d'évangéliser les âmes qui vous seront confiées. Sous son inspiration vous irez, comme votre Maître, de lieu en lieu, faisant du bien à tous, « prêchant en temps et hors de temps, » « paissant les brebis de l'Éternel, » selon l'expression du prophète, « recherchant celle qui est perdue, ramenant celle qui est égarée, bandant la

plaie de celle qui a la jambe rompue, fortifiant celle qui est malade ¹; » en un mot, consolant, reprenant, sauvant les pécheurs. Vous serez ainsi une vivante protestation contre l'esprit de routine et d'oisiveté. Il faut bien le reconnaître, mes frères, dans le ministère évangélique tel qu'il est constitué — et il n'en peut être autrement — une grande liberté est laissée au pasteur ; il a peu à faire ou tout à faire, suivant l'aspect sous lequel il envisage sa mission et l'esprit qu'il y apporte ; là où un ministre mercenaire et paresseux ne verra qu'une agréable ou ennuyeuse sinécure, un ministre zélé, un Félix Neff, un Oberlin, trouvera un vaste et magnifique champ de travail.

Mais ce zèle, une seule chose peut le donner : l'amour des âmes, cette austère et profonde affection spirituelle qui fera voir au pasteur dans les membres de son troupeau, bien plus, bien mieux que des auditeurs ou des administrés, des juges ou des partisans, mais des âmes immortelles qu'il s'agit de réconcilier avec Dieu. Et cet amour lui-même, qui le répandra dans son cœur ? Mes frères, un homme s'est rencontré en qui l'Église de tous les temps a

1. Ézéchi., xxxiv, 4.

salué tout à la fois le type du missionnaire et le type du pasteur, un homme qui a pu dire en vérité aux Églises qu'il a fondées : « Mes petits enfants, pour lesquels je souffre les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Christ soit formé en vous ¹. » Quel est le secret de cet accent qui, à travers les siècles, nous remue encore ? Où as-tu donc puisé, ô grand Apôtre, cette émouvante, cette incomparable charité ? — « Christ est ma vie, nous répond-il. La charité de Christ nous presse. » Candidats au saint ministère, que Christ soit aussi votre vie, qu'il habite dans vos cœurs par la foi et par l'amour, et le « zèle de la maison de Dieu » vous rongera, comme il a rongé saint Paul, comme il a rongé le Christ lui-même.

Toutefois, mes frères, quel que soit son prix, le zèle a besoin d'être surveillé, dirigé. Nous comparions tout à l'heure le zèle au feu ; mais le feu, qui est une force, peut devenir un péril. Que de ministères qu'animait un zèle ardent, et qui sont restés relativement infructueux parce qu'ils étaient dépourvus de cette sagesse régulatrice qui sait em-

1. Galates, iv, 19.

ployer le zèle à propos. Au zèle doit donc s'ajouter une nouvelle vertu, la *prudence*, non cette politique mondaine qui a pour mobile l'intérêt et pour armes la ruse ou l'habileté, mais cette sainte politique chrétienne par laquelle désireux, uniquement désireux de glorifier son Maître et de faire du bien aux âmes, le Ministre de Jésus-Christ aura toujours l'œil ouvert, l'oreille attentive pour discerner les occasions, les signes, les moyens d'accomplir son œuvre. Avec elle, il saura prêcher « en temps et hors de temps, » mais non pas à *contre-temps*, comme l'a spirituellement observé un grand docteur chrétien ; il comprendra quels sont les moments de parler et quels sont les moments de se taire ; il sera enseigné tantôt à « se faire tout à tous » pour en gagner quelques-uns, tantôt à protester avec une indomptable fidélité contre l'erreur, l'étroitesse et le péché. Avec elle, en un mot, il possédera l'art difficile d'appliquer l'Évangile éternel aux besoins si variés et quelquefois si contradictoires de la nature humaine. — N'avez-vous jamais recueilli, mes jeunes amis, ce mot, ce jugement prononcé quelquefois dans les Églises sur quelqu'un de ses conducteurs spirituels : « C'est un homme intelligent, dévoué, mais il manque de tact ? » Le

tact, le tact religieux et moral, c'est-à-dire au fond la prudence, voilà ce qui assure au ministère évangélique le respect et l'influence, et voilà aussi ce qui manque à plus d'un ministère. — Mais cette prudence, direz-vous, c'est un don naturel. — Sans doute, mais c'est aussi une grâce spirituelle, c'est une vertu qui s'acquiert ; et cette grâce, cette vertu, c'est dans un amour croissant, désintéressé pour le Sauveur, que vous la puiserez. Suivez cet ambassadeur qui va défendre dans une cour étrangère les intérêts de son pays et l'honneur de son roi. Quelle activité, quel zèle dans ses démarches ; mais aussi quelle prudence ! Comme il observe avec attention l'état des esprits, le courant de l'opinion, les dispositions du monarque qu'il aborde ! comme il sait tour à tour parler et écouter, menacer et s'adoucir, proposer la paix et faire pressentir la guerre ! Comment a-t-il appris ce grand art ? C'est qu'il aime son maître, c'est qu'il a épousé sa cause, c'est qu'il est jaloux de sa gloire. Ambassadeurs d'un roi qui est le Roi du ciel et de la terre, serviteurs d'un Maître qui est en même temps notre Sauveur, quand nous aurons le cœur vraiment et exclusivement réchauffé par l'amour de Celui qui nous envoie, nous ne risquerons plus « d'obscurcir son conseil par des paroles

sans science¹, » et aussi par des démarches sans prudence.

Ce n'est pas tout encore. Il est dans le ministère pastoral plusieurs écueils que ce même amour pour le Sauveur pourra seul, mes frères, vous faire apercevoir et surmonter. Je n'en signale que deux, très-éloignés en apparence, mais, en réalité, très-rapprochés l'un de l'autre et surtout très-ordinaires : le premier c'est l'*orgueil*, le second c'est le *découragement*. Empruntons quelques traits à l'expérience.

Voici un nouveau ministre qui s'élance plein de joie et de confiance dans la carrière pastorale. Il est jeune, aimable dans son caractère, fervent dans sa piété, doué de quelques talents. Il entre, d'ailleurs, dans un champ de travail déjà labouré et semencé, selon cette parole du Seigneur : « L'un sème et l'autre moissonne ; d'autres ont travaillé et vous êtes entrés dans leur travail. » Le moment est favorable, les esprits sont bien disposés, les cœurs sont ouverts. Il est bientôt, ce jeune serviteur de Dieu, entouré de sympathies, comblé de prévenances,

1. Job, xxxviii, 2.

d'éloges, de flatteries peut-être ; son nom est dans toutes les bouches ; il est témoin et, répète-t-on autour de lui, autour d'un beau réveil. Quel stimulant pour lui ! dites-vous. Sans doute, mais aussi quel péril pour sa jeunesse ! Quelle tentation de se mettre en avant, d'amener les cœurs à soi plutôt qu'au Seigneur ! Qui le gardera dans ce péril ? Qui lui apprendra à se retirer sur la montagne, comme Jésus quand on voulait le couronner roi, ou à répéter comme Jean-Baptiste : « Il faut qu'il croisse et que je diminue ? » La force, la seule force d'un sincère amour pour Jésus-Christ.

Mais, — retenez bien ceci, mes amis — ce n'est pas toujours le temps des succès ; on ne reste pas toujours jeune, on n'est pas toujours nouveau ; la faveur humaine, la faveur chrétienne elle-même a ses caprices. Le voici parvenu, ce ministre, à un âge où l'on devient moins intéressant, à l'âge de la maturité. Le mouvement religieux s'est ralenti, son ardeur à lui peut-être s'est modérée ou transformée ; d'autres serviteurs de Dieu sont venus à côté de lui, plus jeunes, plus actifs, plus éloquents. Le courant s'est porté ailleurs ; une sorte de solitude s'est faite autour de lui. Rude et dangereuse épreuve ! Je vois déjà le démon de l'envie ou du dé-

courageusement murmurer à son oreille des paroles dangereuses, de funestes conseils. Il va faillir, il va succomber... Mais il aime encore son Maître ; il entend la voix du dedans lui répéter cette parole de mon texte : « M'aimes-tu ? Pais mes brebis... Sois fidèle jusqu'à la fin. » Il se jette alors à genoux, il prie, il pleure, il demande au Seigneur la force de porter sa croix, de s'oublier lui-même, de renoncer à toute gloire propre. Et quand il se relève, il peut s'écrier comme l'apôtre : « Quoi qu'il en soit, Christ est annoncé, c'est ce dont je me réjouis et me réjouirai toujours¹. » L'amour de Christ a gagné la victoire.

Zèle, prudence, et avec la prudence l'humilité, le désintéressement spirituel, telles sont les qualités distinctives du vrai pasteur des âmes. Est-ce tout ? Non, mes frères ; il est encore une autre vertu qui lui est nécessaire ; cette vertu, c'est l'*autorité*. L'autorité, mot magique dans tous les domaines, surtout dans le domaine spirituel ! Or, mes frères, il n'est aucun de vous qui ne soit frappé d'un fait qui caractérise l'esprit de notre époque : c'est l'affai-

1. Philip., 1, 18.

blissement, l'ébranlement de toutes les autorités extérieures. Jadis, l'habit couvrait l'homme ; aujourd'hui, on veut voir, on juge l'homme derrière l'habit ! Or, cet esprit a pénétré dans la sphère religieuse. Nous ne sommes plus au temps où il suffisait de paraître avec un certain costume, de parler avec un certain ton, pour commander le respect et attirer l'attention ; l'esprit de critique, quelquefois de dénigrement, ne recule pas, semble même redoubler devant le sacré caractère du ministre de Jésus-Christ. Faut-il, mes chers collègues, résister à cet esprit en murmurant, ou lui céder sans nous plaindre ? Ni l'un ni l'autre ; il nous faut le vaincre et le désarmer. L'autorité, elle nous est nécessaire, nous ne pouvons nous en passer pour notre œuvre ; il nous la faut donc ressaisir, mais en nous plaçant sur le seul terrain possible, sur le terrain moral. Et je ne connais pas de ressource plus efficace que celle d'une vie de plus en plus pénétrée de l'esprit et de l'amour de notre Maître. — Que cette vie soit la nôtre, mes chers compagnons d'œuvre ; que l'on nous voie porter chacun, dans notre cœur, non le souci de notre gloire ou de nos intérêts personnels, mais la flamme, la sainte flamme de l'amour pour Jésus-Christ ; que dans toutes nos paroles, dans

toutes nos actions, dans toutes nos démarches, cette flamme brille à tous les regards; que l'on sache et que l'on sente autour de nous que notre seule ambition est d'être les serviteurs du divin Crucifié, les témoins de sa vérité, les instruments de ses miséricordes;... et à la longue, croyez-le bien, nous regagnerons, nous retrouverons, épurée et agrandie, l'autorité morale, le noble gouvernement des esprits et des cœurs; et, quelque rétive et frivole que soit la génération contemporaine, la Parole de vie, maniée même par nos faibles mains, sera encore pour elle « comme un feu qui consume, et comme un marteau qui brise la pierre ».

Et ici, n'aurai-je pas quelques paroles à vous adresser, fidèles de nos Églises, nos paroissiens et nos auditeurs? La plaie que je viens de vous signaler, ce n'est pas à nous seuls, ministres de Jésus-Christ, qu'il appartient de la guérir; c'est aussi à vous. Le ministère évangélique a perdu une partie de sa légitime autorité; voulez-vous nous aider à la lui rendre? Recevez au dedans de vous la Parole de vie, donnez votre cœur à Jésus-Christ! Si vous l'aimez, ce divin Pasteur des âmes, vous aimerez aussi ceux qui vous l'annoncent; vous les aimerez d'une affection pure et spirituelle, dans la mesure même de

leur fidélité et de leur dévouement; vous ne serez plus les flatteurs de nos défauts ou les détracteurs de nos efforts; vous supporterez nos faiblesses, vous réchaufferez nos langueurs, vous combattrez avec nous et pour nous, pour la plus grande joie de nos cœurs, pour l'édification de l'Église et pour la gloire de notre Dieu-Sauveur.

Un mot encore, un dernier mot pour vous, mes jeunes frères, bientôt nos collègues, et je finis. Vous souvient-il d'une des scènes les plus émouvantes de nos Évangiles? C'était le jour même de la résurrection; deux disciples cheminaient sur la route d'Emmaüs, l'esprit troublé : ils avaient été témoins de la mort du Sauveur, et ils ignoraient encore la grande nouvelle de sa victoire sur le tombeau. Pendant qu'ils s'entretenaient ensemble, Jésus s'approche d'eux; ils ne le reconnaissent point, mais leur cœur s'émeut et « brûle au dedans d'eux » à ses discours. Aussi, quand, parvenus à la bourgade, le mystérieux étranger veut prendre congé des deux disciples, ceux-ci le retiennent et le contraignent d'entrer, en lui disant : « Demeure avec nous, car le soir commence à venir et le jour est sur son déclin. » Et quelques moments après, à la fin

du repas, leurs pressentiments se réalisent, leurs yeux s'ouvrent; ils reconnaissent le Seigneur et s'en retournent à l'heure même pleins de joie. La nuit étend autour d'eux ses sombres voiles; mais qu'importe! le jour le plus pur s'est levé dans leur cœur...

Je trouve dans cette scène de la vie des premiers disciples, une mélancolique et significative image. Frères, le moment où vous entrez dans le ministère pastoral est bien sérieux et bien solennel. Ce n'est pas l'heure de la lumière et du jour, c'est bien plutôt l'heure du crépuscule, mais, espérons-le, de ce crépuscule qui précède la venue d'un nouveau jour. Le ciel de l'Église de Jésus-Christ, le ciel surtout de notre Église qui, il y a quelques années, semblait s'éclaircir, s'est peu à peu couvert d'épais et menaçants nuages; autour d'elle, contre elle, entendez-vous souffler le vent de l'incrédulité et celui de la superstition; dans son propre sein, voyez l'esprit de doute et l'esprit de division conspirer ensemble pour la détruire. En vérité, ne dirait-on pas que le jour est sur son déclin, et que la nuit, la sombre nuit va venir?... Qu'avez-vous à faire, mes amis, qu'avons-nous à faire tous, à pareille heure? Une seule chose : c'est de nous écrier comme les deux disciples : « De-

meure avec nous, Seigneur! » c'est de saisir par la foi, par l'amour notre Sauveur, de le contraindre de demeurer avec nous dans notre maison, c'est-à-dire dans notre cœur, de telle sorte qu'il reste près de nous, dans notre cabinet d'études, dans la chaire de vérité, dans nos relations pastorales, dans nos conseils ecclésiastiques, toujours, partout. Quoi qu'il arrive alors, nous resterons, nous marcherons toujours plus dans la lumière, dans cette lumière qui est à la fois vérité et charité, et nous deviendrons lumière à notre tour.

Candidats au saint ministère, disciples de Jésus, le voulez-vous? Oh! je sais que vous le voulez; tout va bien, tout est dit. Venez donc, et, à la face du monde et de l'Église, confessez votre amour pour le Sauveur et pour la vérité.

Et toi, mon Dieu, Père de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, accepte leur témoignage, mets un sceau sur leurs promesses, et bénis-les de toutes tes bénédictions spirituelles!

AMEN.